

«L'anglosphère : habiter le monde en anglais»

organisée par Cynthia Ghorra-Gobin, CNRS, Université de Paris 3 Sorbonne Nouvelle, avec
Martine Drozd, Université de Lyon,
Martine Azuelos, Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3,
Christian Montès, Université de Lyon 2,
animée par Lydia Ben Ytzhak, producteur, France Culture

L'anglosphère : en lien avec le thème du FIG 2014, « habiter la terre » et l'invité, les îles britanniques.

Bibliographie :

Cynthia Ghorra-Gobin, Centre de recherche et de documentation des Amériques
(<http://www.iheal.univ-paris3.fr/fr/annuaire-profil/ghorra-gobin-cynthia>)

Cynthia Ghorra-Gobin, *Dictionnaire critique de la mondialisation*, Armand Colin, 2012

La question de l'anglosphère soulève beaucoup de questions. Il ne s'agit pas seulement d'une question de langue mais elle recoupe en réalité différents concepts.

Cynthia Ghorra-Gobin : l'anglosphère est à l'interface des deux intitulés du FIG.

La question est partie d'une réflexion entre les deux éditions du *Dictionnaire critique de la mondialisation* (les cinquante auteurs devaient rédiger leur entrée en faisant se côtoyer deux sciences sociales) : l'anglais est-il en train de devenir la langue du monde ?

L'anglais règne dans les entreprises non anglophones globales, multinationales. En Europe, le débat est en cours : va-t-on vers l'anglais comme langue européenne ? Les médias anglophones évoquent la question. Pourtant, à l'heure actuelle, en Europe, l'anglais est encore réservé à une élite. Pour les tenants de l'anglais comme langage européen, il serait temps que la situation évolue.

Or la langue peut révéler des approches différentes. Par exemple, le français s'appuie sur les termes de mondialisation et de globalisation : le sens que nous accordons à ces deux mots n'est pas entièrement partagé par les anglophones qui, eux, utilisent uniquement le terme de globalisation. Ce terme de globalisation renvoie à la sphère économique tandis que la notion de mondialisation intègre une dimension sociale, culturelle, avec une prise en compte de l'environnement. Il s'agit d'un processus qui repose sur une révolution numérique et l'agressivité d'acteurs globaux (parmi lesquels les firmes mais également les réseaux terroristes, par exemple). Ainsi, les géographes français parlent de mondialisation, de monde et de territoire-monde, par exemple, tandis que les Anglo-américains placent le mot « monde » principalement dans le registre géopolitique, avec une référence aux acteurs globaux.

Ces différences de concepts montrent bien que nous n'avons pas la même vision de la mondialisation.

L'équivalent de l'anglosphère serait-il la francosphère ou la francophonie ? L'enjeu est considérable pour les sciences sociales : aujourd'hui, les chercheurs sont tenus par l'obligation d'écrire et de publier en anglais. Il ne faut pas oublier qu'au Japon ou en Turquie, les débats « historiques » se font en anglais, ce qui montre l'importance de la notion d'anglosphère, même si elle demeure discutée par les anglophones eux-mêmes.

Martine Drozd explique qu'elle a enseigné à Londres, notamment au département d'études francophones : son approche de l'anglosphère est basée sur cette expérience.

Concernant la bibliographie des villes contestées, il faut tout d'abord voir le rôle des manuels dans lesquels les textes sont étudiés, influencés par les auteurs anglophones qui traduisent et explicitent les textes anglais. Cette façon de prendre acte marque l'omniprésence de la langue mais aussi de certaines pratiques. Si on prend pour exemple la question de l'appropriation et de l'intégration qui ont pour thème commun la ville, les frontières disciplinaires sont plus poreuses dans l'anglosphère avec les concepts de néolibéralisme ou de ville libérale (même si les concepts auxquels ces termes renvoient se recoupent avec les théories françaises). Par exemple, un des textes sur l'émergence du modèle de la ville néolibérale depuis l'effet Bilbao montre que le modèle compétitif met les villes en concurrence pour capter les investissements internationaux. Ce concept est très utilisé dans la littérature en anglais mais il vient aussi dans les sciences sociales en français. Une forme de standardisation des politiques urbaines est ainsi mise en lumière.

Christian Montès précise qu'il ne pratique pas quotidiennement la notion d'anglosphère. Il a travaillé en Angleterre et poursuit aujourd'hui ses travaux aux Etats-Unis. A l'époque de son séjour en Angleterre, le terme d'anglosphère n'existait pas. On parlait alors de monde anglo-saxon.

L'idée d'anglosphère reprend de vieilles manières de penser le monde. La « sphère » fait référence à la mondialisation mais elle a aussi une signification au niveau linguistique. Elle s'appuie sur une idée globalisante : il s'agit finalement de rassembler en un mot des centaines de millions de personnes qui se retrouvent enfermées dans une langue alors qu'on essaie aujourd'hui de se débarrasser de ces théories dépassées. On pense ainsi l'anglosphère dans de grandes aires continues et bornées or à l'heure actuelle, on parlerait davantage de réseaux. Faut-il combattre ce concept d'anglosphère ? Les Français commencent à lutter contre cet « impérialisme » et contre l'idée que tout texte publié en anglais serait « bon ».

Pour rappel, la première occurrence du mot « anglosphère » apparaît dans un ouvrage futuriste de Neal Stephenson publié en 1995, *The Diamond Age*, qui présente un monde réorganisé d'un point de vue géopolitique.

Martine Azuelos a participé à la rédaction du *Dictionnaire critique de la mondialisation*. Le terme d'anglosphère n'apparaît que dans la seconde édition. Lors d'un colloque à Hong-Kong, elle avait entendu les termes d'anglosphère et de

sinosphère et a lu par la suite ce que les Américains avaient pu écrire sur la question.

Les définitions proposées par le Dictionnaire critique de la mondialisation relèvent d'un choix :

- première définition : ensemble des pays dont l'anglais est la langue parlée par la plus grande partie de la population.
- Seconde définition : ensemble des personnes dont l'anglais est la langue maternelle ou la langue d'usage dans un cadre familial, éducatif et professionnel.

L'anglosphère représenterait le monde dans lequel l'anglais est parlé. Mais que fait-on des personnes qui n'habitent pas dans ces pays dits anglophones mais qui travaillent par exemple en Angleterre ?

Dans ce fameux roman de science-fiction de Neal Stephenson, l'anglosphère fait référence au monde anglophone, anglo-saxon avec en plus une référence à la notion de civilisation (l'histoire, la culture, ... marquées par la colonisation britannique). Mais si on réfléchit et qu'on lit les auteurs anglophones, apparaissent des contours à géométrie variable : si l'Irlande ou le Royaume-Uni appartiennent à l'anglosphère, que dire du Canada avec ses deux langues officielles, de l'Afrique du Sud (11 langues officielles mais l'anglais en usage dans le monde politique et le monde des affaires), de l'Inde (pour qui l'anglais a le statut de langue officielle associée mais qui reste parlée seulement par une élite et environ 20% de la population), de Hong-Kong (ancienne colonie britannique où l'anglais reste aussi parlé que le chinois et dont les événements sont sans cesse à la une sur la BBC), des ex-Etats du Commonwealth ? Ainsi, dans le monde anglophone, le terme d'anglosphère apparaît comme très clivant. Si des personnalités (comme Bennett qui parle d'une civilisation en réseau) y croient très fermement, il provoque par ailleurs des réactions violentes parmi ceux qui sont plus à gauche : pour eux, le concept sent le souffre... En effet, le monde anglophone regroupe des populations qui partagent peu de caractéristiques communes (à part la langue mais là encore, peut-on réellement parler d'unité ?) : elles se différencient par leur composition ethnique, leur histoire depuis l'indépendance, ... Pour elles, l'anglosphère ne correspond à aucune réalité.

Par contre, il existe bien des mondes anglophones, ce qui récuse l'idée d'aire culturelle (voir le débat autour de l'œuvre de Samuel Huntington, *Le choc des civilisations*). Mais les Chinois, eux, ont bien du mal à envisager un monde occidental divisé en sous-ensembles...

Christian Montès. Si on prend pour exemple le classement de Shanghai des meilleures universités au monde, apparaissent en tête les grandes universités américaines comme Harvard car ce sont à partir de ces modèles d'universités que le choix des critères retenus a été élaboré. Jusqu'à quand ?

Cynthia Ghorra-Gobin. L'anglosphère est une façon de voir, de comprendre le monde. Elle nous interroge : allons-nous vers un bilinguisme généralisé à l'espace mondial ? Comment faire pour que l'anglais ne soit pas réservé à une élite ?

D'ailleurs, les critères de classement des universités américaines sont en effet repris à l'échelle mondiale. Nous devons être bilingues, ou plutôt trilingues, ce qui représente une nouvelle manière de se projeter. Il n'y pas si longtemps, au XX^{ème} siècle, on pensait uniquement en fonction d'une langue, d'un Etat-nation. Or parler l'anglais (être bilingue, trilingue...) incarne ce que va être notre manière d'habiter le monde et représente un véritable défi. Dans les universités turques par exemple, les cours ainsi que la part la plus importante des productions se font déjà en anglais.

Christian Montès. La question de l'enseignement en anglais entraîne des débats assez vifs dans les universités françaises. Comme le français est aujourd'hui une langue assez peu enseignée dans le monde, les cours en anglais permettent d'attirer des étudiants étrangers. Aujourd'hui, l'étudiant peut aussi rédiger un doctorat en anglais (même si la loi Toubon, théoriquement, l'interdit). Cela implique de parler autrement, mais également de penser autrement (les figures de style, par exemple). Lorsqu'on se penche sur la question de l'aménagement du territoire, les Anglais ne savent plus vraiment ce que c'est depuis Margaret Thatcher... Pour eux, le concept de région n'a pas le même sens que pour nous.

Ces difficultés restent surmontables mais se pose la question suivante : quels cadres conceptuels utiliser ? Les Anglais restent attachés à l'idiomatique tandis que les Américains, eux, sont davantage prêts à « abâtardir » leur langue. En contrepartie, des revues de langue française comme celles du CNRS paient pour obtenir une bonne traduction en anglais. D'ailleurs, le mot « habiter » lui-même pose un problème de traduction...

Martine Drozd. L'idée, c'est de mieux maîtriser ces références et ces concepts. Concernant les canons de la dissertation au Royaume-Uni, on travaille beaucoup plus sur la question des problèmes. Par exemple, lorsqu'on étudie la distribution spatiale des ressources, on prend en compte les différentes réponses proposées par les auteurs. Il ne s'agit pas d'une dissertation-type mais d'un essai qui a pour objectif de demander aux étudiants de présenter les problèmes et l'articulation des arguments proposés par les différents auteurs. C'est ensuite ce qu'on retrouve dans les publications. En France, le style utilisé dans les articles est beaucoup plus libre.

Cynthia Ghorra-Gobin. Derrière les mots, les sens diffèrent. Par exemple, pour le mot « quartier », neighbourhood évoque une dimension matérielle. Community fait référence à la communauté. Or cet apprentissage (ou ce désapprentissage) doit se faire pour la plupart des concepts. Le fait de partir des problèmes et d'y répondre par des références permet à ce moment-là, en tant que chercheur, de conceptualiser plus facilement sa propre production et de voir ce qui reste à faire, donc de mener au final un véritable travail d'équipe.

Martine Azuelos. Publier en anglais, ce n'est pas seulement écrire en anglais. Il faut également penser en fonction de schémas différents. L'anglosphère est la toile de

fond de nombreux débats liés à l'accélération du processus de mondialisation. Or nous avons tendance à penser que la mondialisation est d'inspiration anglo-saxonne. Elle nous apparaît souvent comme un spectre menaçant avec l'uniformisation des modes de vie qui menacerait l'Europe et son « exception culturelle » et nuirait à la diversité langagière et culturelle.

Ces exemples montrent que les réticences à la diffusion de l'anglais ne peuvent être analysées sans référence à l'idée d'une domination culturelle. Au fond, la notion d'anglosphère se rapproche de la notion de capitalisme anglo-saxon. Pour nous, en France, par le fait même d'utiliser ce terme, nous avons tendance à unifier les économies du monde anglophone alors que les anglophones eux-mêmes répugnent à l'employer et évoquent plutôt la notion de capitalisme libéral de marché. Les économistes qui travaillent sur ces questions montrent que ces modèles (idéaux-types) de capitalisme permettent certes de comparer les différents pays mais ne correspondent à aucune réalité.

Dès que l'on regarde de près l'économie du Royaume-Uni, du Canada, des Etats-Unis, de l'Irlande, certaines caractéristiques font qu'elles sont en effet plus marquées par les lois du marché (avec une moindre intervention de l'Etat, moins de protection sociale...) que les pays d'Europe continentale (mais là aussi, il existe bien un modèle français, un modèle allemand, un modèle nordique...). Toutefois à l'intérieur de l'anglosphère, les systèmes d'organisation économique et sociale diffèrent largement d'un pays à l'autre.

Cynthia Ghorra-Gobin. L'anglosphère ne se limite pas à la question linguistique ou encore culturelle. Il faut prendre en compte sa dimension politique et ne pas oublier non plus que la langue est une ressource.